

Construction du territoire et imaginaire, à propos de la notion de *meisho* 名所

Les parutions successives des recueils de *meisho* 名所 révèlent leur évolution et leur réception les changements de la société, la façon de percevoir et produire l'espace. Le corpus des *meisho* de la culture classique, partie du savoir des lettrés, formait un monde idéal et imaginaire. Pendant l'époque Edo, les activités d'excursion se développent dans les villes et leurs alentours, les *meisho* sont visités et leur riche arrière-plan culturel subsiste.

A la fin du XVIII^e siècle, le genre *meisho zue*, recueil illustré de sites célèbres apparaît et présente un inventaire complet des *meisho* d'une région, mêlant chroniques historiques et topographiques, poèmes et informations pratiques. Pour chaque lieu, une notice est associée à une gravure sur bois en noir, sur une ou plusieurs pages. Le premier recueil de ce type, consacré à la capitale impériale Kyoto, *Miyako meisho zue* 都名所図会 est publié en 1780, rédigé par le poète Akizato Ritō 秋里籬島 (mort vers 1830) et illustré par Takehara Shunchōsai 竹原春朝齋 (? -1801). Il fait référence à des chroniques locales publiées auparavant, inspirées de monographies chinoises. Alors que celles-ci, rédigées par des fonctionnaires, visaient une connaissance du territoire afin d'en assurer l'intégration politique, les recueils japonais sont entrepris à l'initiative d'auteurs individuels associés à des éditeurs privés.

Vu le succès, les mêmes auteurs s'intéressent aux régions historiques du Kinai, puis à la route du Tokaidō qui relie Kyoto à Edo. Ces recueils se caractérisent d'abord par l'importance de l'illustration, par la teneur informative du texte ajoutée au contenu historique et littéraire. Ils reflètent la multiplication des voyages à cette époque : allers-retours des daimyo et de leur suite entre leur fief et Edo, entre la capitale impériale et la capitale politique, commerce, mouvements de population des provinces vers les villes, auxquels s'ajoutent les pèlerinages mêlant l'agrément et le religieux. Ces voyages sont possibles grâce à la création et l'entretien d'un réseau de voies à l'échelle du pays sur décision du shōgunat. De plus, l'époque Edo est marquée par une forte curiosité. Des maisons d'édition voient le jour dans toutes les grandes villes du pays, et les publications sont nombreuses. Les *meisho zue* montrent une synthèse culturelle en train de s'accomplir.

Edo meisho zue 江戸名所図会, consacré à Edo, comprend sept tomes divisés en vingt volumes, soit 1286 pages dont plus de la moitié sont des illustrations, et présente 668 lieux. Sa rédaction est entreprise à la fin du XVIII^e siècle par Saitō Chōshū (1736-1799), poursuivie à sa mort par son fils puis son petit-fils, Saitō Gesshin (1804-1878) qui assure l'édition. Cette famille a la charge de *machi nanushi* 町名主 chef du quartier central et ancien de Kanda. Les illustrations sont confiées à un maître de l'estampe, Hasegawa Settan (1778-1843). Quarante ans passent avant le début de la publication, de 1834 à 1837. Épuisé en deux mois, l'ouvrage est constamment réédité, même durant l'ère Meiji. Les auteurs, notables lettrés, à travers leur choix et leur description concrète, laissent voir leur perception de la ville. Leur but est de présenter Edo et ses alentours à travers les *meisho* qui forment le cadre des activités des

habitants toujours présents dans l'image. Montrés à leur apogée, ces lieux manifestent la prospérité et la diversité de la ville. *Edo meisho zue* trace un autoportrait d'une ville à la fois idéalisée et quotidienne, fierté de ses habitants, et témoin du développement d'une société civile possédant des références historiques et culturelles communes.

Le texte, à la fois récit des origines, chronique locale et memento informatif, contribue à diffuser cette culture commune, et l'image est complémentaire du texte, pas simplement illustrative. Les illustrations multiplient les points de vue *chōkan zūhō* 鳥瞰図法, à vue d'oiseau, en variant quatre hauteurs, pour rendre la vastitude de la ville. La vue aérienne d'ensemble donne des informations topographiques, alors que les cadrages plus rapprochés, insèrent de nombreux détails, personnages en action et paysages. Les illustrations semblent réalistes à la manière de croquis sur le vif, montrent chaque lieu à un moment précis. En fait, l'illustration est une narration sur une réalité recomposée. Beaucoup d'éléments sont présentés comme simultanés alors qu'en réalité ils ne le sont pas. *Edo meisho zue* est une mise en scène qui, par le choix des lieux traités, l'esthétique, met l'accent sur certains aspects et en évacuent d'autres. La part de fiction et d'imagination est importante dans la construction de la réalité présentée, mais elle dessine une conscience urbaine mise en forme et donnée à voir, et qui permet l'appropriation matérielle et intellectuelle de la ville à travers ses paysages.

La structure de l'ensemble des volumes est composée, symbolique et significative. La succession des sept tomes forme un mouvement de spirale, qui part du château et du pont Nihonbashi, centre bipolaire de la ville, finit vers l'est par les deux rives de la rivière Sumida et dans chaque tome, le même mouvement en spirale est repris. Les lieux se succèdent comme des séquences le long d'un itinéraire. Cette structure montre la compréhension de l'espace urbain et même du territoire national en train de s'effectuer. Jusqu'alors, Edo était considéré comme le point d'arrivée de la route du Tokaidō, mais d'après les premières pages de *Edo meisho zue*, Nihonbashi, est le point zéro de tous les grands axes du pays, Kyoto étant ramené au rang de ville de province parmi d'autres. Edo s'affirme comme centre du pays, et Nihonbashi comme cœur vivant du négoce, contrastant avec la fixité du château. Le recueil n'a pas provoqué cette prise de conscience mais l'a rendue visible.

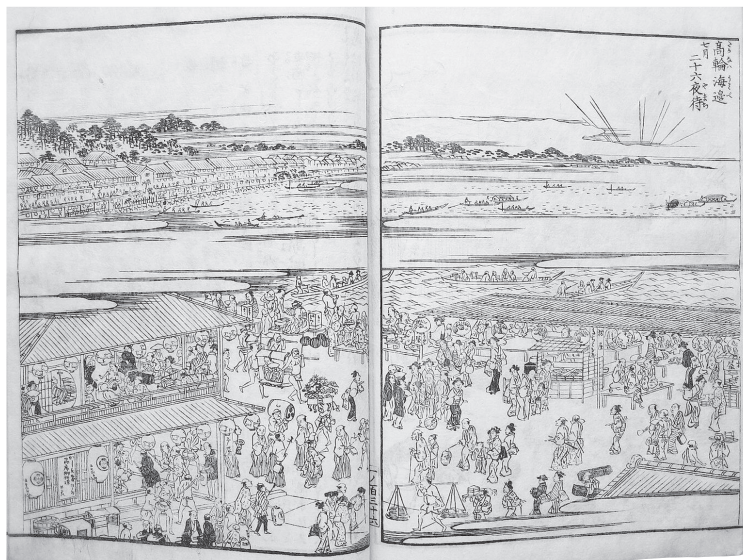
Edo meisho zue nous montre une ville faite d'une pluralité de quartiers. De l'ère Kan'ei (1624-1644) au début du XIX^e siècle, elle passe de 300 à plus de 1700 quartiers, faubourgs qui se sont agrégés au centre, alors que d'autres surgissent toujours plus loin. D'où sa fonction intégratrice qui présente les *meisho* formant un réseau visible dans les illustrations. Un aspect nouveau des faubourgs est montré. Considérés comme des quartiers pauvres, mal famés et plutôt méprisés, ils deviennent des lieux appréciés en tant que villages champêtres aux toits de chaume conservés. Des quartiers se consacrent aux excursions et aux loisirs répondant aux désirs esthétiques et ludiques des gens de la ville. Derrière ce goût pour les toits de chaume et le style champêtre, transparait un long arrière-plan culturel. L'esthétique de la rusticité se diffuse parmi les classes urbaines par l'intermédiaire des *meisho* à travers une forme de « consommation culturelle » du paysage.

Cet ouvrage, fait par des habitants d'Edo, était destiné aux voyageurs, aux nouveaux arrivants, plutôt qu'aux citadins installés. Ce n'est pas un guide touristique comme le considèrent certains auteurs, car les volumes sont trop grands et coûteux mais on pouvait les emprunter dans des bibliothèques de location comme il en existait plusieurs centaines à Edo au début du XIX^e siècle. Une fonction importante est celle de *omiyage* お土産, souvenir que l'on offre à ceux restés en province, aux personnes dont on est redevable, ou que l'on garde pour soi. Il permet de se remémorer les lieux, ou même se substitue au voyage réel. Déjà à

l'époque Edo, des histoires, des pièces de théâtre ont pris pour cadre des illustrations de *Edo meisho zue*. Et aujourd'hui, des romanciers les prennent pour point de départ de leurs récits, des cinéastes s'en inspirent. Dans le Japon actuel, *Edo meisho zue* est une des principales sources iconographiques utilisées par les médias pour reconstituer l'ambiance d'Edo, vue comme une mosaïque de jardins, de bois, d'eau, une immense cité-jardin qui fait rêver les Tokyoïtes d'aujourd'hui, ce qu'elle était loin d'être pour les classes populaires.



Edo meisho zue, *Les bords de la rivière Sumida au printemps*, vers 1835.



Edo meisho zue, *Takanawa-umibe shichigatsu nijūroku yamachi (Rivage de Takanawa, en attendant le lever de la lune de la 26e nuit du 7e mois)*, vers 1835.

Bibliographie

- Béranger, Véronique, “Les recueils illustrés de lieux célèbres (*meisho zue*), objets de collection,” *Ebisu* 29 (Automne-hiver 2002) : 82-113.
- Jippensha Ikku, *A pied sur le Tōkaidō*, traduit par Jean-Armand Campignon, Arles : Editions Philippe Picquier, 2011 (1992).